

BIODYNAMIE / COMPTE-RENDU EN
FORME DE MISE EN BOUCHE ! (PAGE 8)

ZOOM SUR LA CHICOREE ET
AUTRES ESSAIS FOURRAGES/ TÉMOI-
GNAGES D'ÉLEVEURS (PAGES 4
ET 5)

L'écho du Cedapa

N°109 - SEPTEMBRE - OCTOBRE 2013 - 5 €

Clin d'oeil : « Les voyages forment la jeunesse »

Si la sécheresse a conduit certains herbagers à affourager en vert, à Trémargat, chez Yvette et François Clément, ce sont les brebis qui se baladent : une petite ralonge de pâturage sur les landes de Locarn, où elles avaient séjourné au printemps et à l'été, un arrêt sur la route du retour sur un domaine de chasse dans des prairies non exploitées, puis de fil en aiguille d'autres prairies à nettoyer. Il faut dire que la situation climatique est vraiment exceptionnelle : moins de pluie qu'ailleurs, à dire des « *chronomètres d'eau* » locaux (NDLR : les pluviomètres) sur des sols avec des réserves utiles très faibles.

« *On avait mis du bon foin aux brebis dans nos prairies devenues grises à cause de la sécheresse : elles ne mangeaient rien. En revanche sur ces prairies pas exploitées, où domine le dactyle sauvage, elles se tiennent mieux qu'on aurait pensé !* » Un constat finalement proche de celui tiré au cours de l'expérimentation dans les landes de Locarn : les brebis savent valoriser des fourrages rustiques et s'en portent même très bien, à condition cependant de ne pas être en lactation. Conclusions ?

« *On n'est pas loin de la retraite et on voit toujours des choses qu'on n'aurait même pas supposé...* » et puis, « *Vive le nomadisme, même si le nomadisme, c'est un peu un passe temps...* »

A ce propos, le CEDAPA organise le vendredi 15 novembre une formation sur la « *valorisation des espaces semi-naturels pour l'alimentation des ruminants* » - 10h à la maison du patrimoine à Locarn
Intervenant : Cyril AGREIL (scopela.f)
49 euros - plus d'infos 02 96 74 75 50 (Jeanne)

Fermocopie avec Jersiaises et monotraite

(pages 6 et 7)

Echos de sécheresse

(pages 2 et 3)



L'INFORMATION TECHNIQUE POUR GAGNER EN AUTONOMIE

L'écho des herbages

Dur, dur cette année 2013. La combinaison d'un printemps froid et peu poussant et d'un été très sec a rendu la tâche très compliquée à beaucoup d'éleveurs. Avec des différences notables liées à des pluies d'orage localisées et/ou à des natures de sol différentes. Témoignages entendus ici ou là sur vos constats et les pistes de travail que vous envisagez. Des pistes que l'on essaie ici de synthétiser : lors de la relecture de l'écho, on a constaté que les messages pouvaient parfois être contradictoires, en fonction des situations ! A chacun de construire sa propre stratégie...



Les vaches retrouvent un peu d'herbe après les pluies tardives d'automne, mais que c'est dur !

taux de légumineuses restent vertes plus longtemps. Cela me conforte à maintenir des apports de potasse sur prairie pour favoriser les légumineuses ». (Patrick, Plouaret). « Cette année j'avais des prairies qui tournaient moins bien. Résultat au printemps, j'ai manqué l'explosion de pousse. Je ne crois pas avoir perdu en pâturage, mais la perte est nette au niveau des stocks ».

- Pour maintenir des prairies productives, certains herbagers ont opté pour un renouvellement régulier : entre 5 et 8 ans en moyenne, les prairies rentrent dans la rotation. L'idéal reste d'avoir deux cultures avant le semis de la nouvelle pâture. D'autres recherchent des pistes autour de la pérennité, de la régénération des prairies, s'appuyant sur le constat que des prairies affichent une vitalité étonnante malgré leur âge !

Profiter au maximum de l'herbe toute l'année, et être réactif :

Assurer l'autonomie fourragère

- garder un stock de sécurité pour l'été... voire plus : « *au fil des années, je ne me vois plus passer un été sans stock. Je dois diversifier mes fourrages et l'intégrer dans la gestion de ma ferme : depuis 2003, on s'est adapté. Même si l'année 2013 est très dure, notre déficit fourrager n'a rien à voir avec celui de 2003* ». (Patrick, Plouguenast) « *Quand je ferme mon silo au 30 avril, j'aime bien avoir un stock de report de 500 à 600 kg de MS de maïs par vache pour un éventuel été sec* » (Joël, La Guerche de Bretagne)
- S'il reste de la marge, réduire la surface en céréales au profit des cultures fourragères pour assurer une autonomie au moins quatre années sur cinq. Le choix des mélanges céréaliers, culture à double fin, peut permettre de donner davantage de souplesse au système.

Maintenir la productivité des prairies

- Avoir des prairies productives : « *cette année, c'est surtout la nature du sol qui fait la différence sur la résistance des prairies à la sécheresse. Le sol, et le taux de trèfle : les prairies à fort*

- Commencer plus tôt le pâturage, et le finir plus tard. On observe une tendance à un allongement des périodes de pousse durant l'hiver : il convient de profiter au maximum de cet atout des prairies d'être un fourrage qui peut pousser douze mois sur douze, si les conditions de température et d'humidité le permettent. « *Cet hiver les vaches ne resteront pas au chaud dans les logettes* » (Yann, Louargat). C'est aussi vrai pour les éleveurs de vaches allaitantes : « *il faut être opportuniste et profiter de chaque fenêtre météo pour sortir les bêtes l'hiver et ainsi économiser les stocks* » (Pascal, Saint-Bihy)
- Quand le temps est très séchant, comme cet été, les stocks sur pied risquent de fondre : il faut être réactif et aller au plus vite chercher l'herbe sur les parcelles les plus séchantes, quitte à bousculer le planning de pâturage.
- Ne pas hésiter à rouvrir les stocks et à en distribuer un peu (ce qui est souvent dur en système herbager), déjà pour ralentir le cycle de pâturage, et aussi pour ne pas trop chuter en production laitière.
- Autre confirmation : il faut savoir réagir vite et ne pas avoir peur de refaire une culture ratée,

pour limiter les surfaces peu productives. « Cette année, on avait loupé presque 3 ha de mélange céréalier. On a planté 1 ha de pommes de terre et 1,80 ha de betteraves à la place. Aujourd'hui on est bien content de les trouver, d'autant plus que ces deux cultures ont bien marché ».

A moyen terme, penser son système en fonction des aléas climatiques :

- A terme, ajuster le chargement : la question du chargement interroge. La notion de lien au sol et donc d'ajustement de son chargement au potentiel de sa ferme est un des fondements de l'agriculture durable. Mais les herbagers considèrent qu'il y a une limite à la baisse du chargement : à trop baisser la pression au pâturage on constate rapidement une dégradation des prairies. Bref on rentre dans un cercle vicieux où le moindre chargement entraîne une moindre productivité des prairies, et ainsi de suite. L'autre aspect de la question est celui de la productivité de nos systèmes alternatifs : si on doit produire nettement moins que les autres, c'est qu'il y a un problème !
- Néanmoins, il existe ponctuellement des marges de manœuvre sur le chargement sans toucher à la productivité des systèmes : n'élever que les génisses nécessaires au renouvellement du troupeau, viser des vêlages plus précoces, renoncer à engraisser les réformes. Des choix qui vont bien sûr dépendre de la structure foncière des exploitations et de la disponibilité globale en fourrages.
- Autre piste de réflexion de moyen terme : faire coïncider périodes de vêlages et disponibilité fourragère, et ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier en ayant deux périodes de vêlages. Cela dit, chaque éleveur fait ses choix en fonction de sa zone climatique, mais aussi de ses choix de travail. Ainsi Jean-Pierre, en zone côtière très sèche à Hillion, s'arrange pour ne pas avoir de vêlages de mai à septembre. « Je tends à avoir deux périodes de vêlages, l'une au printemps, pour valoriser la pousse d'herbe, l'autre à la mi-septembre, de façon à profiter du pâturage d'automne, puis à produire du lait en hiver. Tant qu'à distribuer du stock, autant qu'il soit bien valorisé ! »
- Adapter espèces et variétés semées dans les prairies. « Les surfaces en luzerne-fétuque, qui représentent 4 hectares me donnent un bon coup de main cette année, et m'ont permis de prolonger encore le pâturage. Même si évidemment, on ne retrouvera pas cette luzerne pour les stocks d'hiver. Garder et peut-être renforcer cette sole en luzerne me semble plutôt opportun » (Pascal, Saint-Bihy). Ces surfaces en ray-grass hybride / trèfle violet ou luzerne / fétuque par exemple sont destinées en priorité à la fauche, mais peuvent être pâturées, voire affouragées en vert en cas de besoin. Yann, à Louargat, a ainsi récolté en vert l'herbe sur pied des parcelles éloignées : « il faut vraiment que l'affouragement en vert soit ponctuel. C'est trop contraignant en temps de travail, et si en plus tu comptes le gazole consommé... »

NATHALIE GOUÉREC, CEDAPA

Renouvellement des prairies avec du colza-RGI à Trévarez

L'objectif est de renouveler les parcelles en prairies proches des bâtiments tout en maintenant la surface pâturable, et en implantant une interculture susceptible de pomper de l'azote.

D'où le choix d'un colza-RGI, implanté à Trévarez après la production printanière d'une vieille prairie en juillet à la dose de 6 kg de colza et 12 kg de RGI. On vise ici une interculture relativement longue puisque la prairie ne sera implantée qu'au printemps suivant.

Le mélange est pâturé une première fois à la mi-août ; seul le colza est présent. Deuxième pâturage en octobre avec un peu de RGI (30%). Au 3^{ème} et dernier pâturage en février-mars, on ne trouvera cette fois que du RGI.

En 2011-2012, le rendement total de l'interculture a été de 3,8 tMS/ha. Idem pour 2012-2013 avec 3,7 tMS par ha, en 4 pâturages cette fois car un pâturage supplémentaire a été fait début mai, le semis de la pâture ayant été décalé à cause de la pluie.

"La stratégie serait différente en zone sèche : on opérerait plutôt pour un semis de colza (en pur cette fois) plus précoce (en mai), pour un pâturage en août, et semis de la nouvelle pâture début septembre".

> installation

Développer une activité économique durable au pays

A Trémargat, c'est bien connu, on a bien mieux que du pétrole : des idées et la volonté de les faire avancer. Un groupe d'habitants a créé une société civile immobilière (SCI) pour soutenir le développement (durable !) de la commune. Pour y participer, rendez-vous le 2 novembre.

A l'origine des gens du coin, du milieu agricole ou pas, qui veulent que la commune vive. En développant des activités qui favorisent « le maintien de l'environnement et de la qualité du tissu local par le développement d'une économie de proximité ». L'idée est de mettre en place une structure juridique pérenne, qui puisse servir à plusieurs projets. Leur choix, une société civile immobilière (SCI) : « la SCI permet de garder de l'argent sur un compte si la collecte des fonds est supérieure au besoin d'un projet. Elle peut aussi recevoir des apports en nature, comme des terres ou des bâtiments ».

Le premier projet à bénéficier de la structure est celui de Jennifer Corbeau et Bruno Jégou. Ils se sont installés l'an passé sur 20 ha en brebis laitières et en vaches allaitantes : « on savait que la surface était trop juste alors on a freiné le projet vaches allaitantes ». Ils ont donc débuté l'élevage des brebis, et depuis mars la transformation du lait et la vente directe des produits.

22 hectares, groupés, se sont libérés à Kergrist-Moelou, à 4 km de la ferme. « On ne pouvait avoir un financement bancaire ». Alors la SCI, créée en juin, vient en appui, à condition toutefois de rassembler les 50.000 euros nécessaires. Le délai ? « La mi-décembre, au moins pour une grosse partie de la somme, pour que les propriétaires nous fassent confiance ». Comme dans tout bon village gaulois, tout commence et finit à Trémargat par un banquet : alors si vous voulez en savoir davantage sur la SCI, ses objectifs, son fonctionnement, et surtout comment y prendre part, rendez-vous pour une soirée crêpes le 2 novembre.

Contact : Les contacts : sci-tremargat@orange.fr
Eric Hamon (l'un des gérants) : 02.96.36.50.04

La chicorée ne fait pas l'unanimité

Existe-il des espèces prairiales qui continuent à pousser quand l'été est sec ? Oui, la chicorée fourragère : cette plante bisannuelle a des racines pivotantes qui captent l'eau et les minéraux beaucoup plus profondément que le RGA et le TB. La chicorée est largement utilisée dans les prairies de Nouvelle Zélande pour sa résistance à la sécheresse, ses qualités nutritives (teneur forte en éléments minéraux) et agronomiques.

Essais locaux : encore des choses à creuser !

Révants de belles prairies résistantes à la sécheresse, Hervé Simon (éleveur laitier à Planguenoual) et Valérie Josset (éleveuse laitière à Hillion au GAEC des 3 sources) ont semé en automne dernier de la chicorée en association avec leur mélange prairial habituel (RGA TB au GAEC des 3 sources, Fétuque RGA RGH TB TV chez Hervé Simon). Le semis a été effectué à la volée à la mi-septembre (4 kg/ha de chicorée variété choice). Nous avons suivi ces deux parcelles tout au long de l'année.

« On s'est dit que la chicorée doit contenir une substance qui déplaît aux vaches » : Valérie et Joseph se sont faits cette réflexion en regardant leurs vaches couchées dans une végétation de chicorée luxuriante... et intacte. Pour les éleveurs du GAEC des trois sources, le manque d'appétence est d'ailleurs presque le seul défaut de la chicorée.

C'était plutôt bien parti avec une bonne implantation de la prairie. En mars, la chicorée fait 20 cm et représente 20 % du couvert dans les deux parcelles. « Le premier passage dans la parcelle de chicorée a eu lieu le 7 mars pendant deux journées. La première journée, les vaches ont trié et la chicorée est restée intacte. La deuxième journée, tout a été rasé. Idem le 26 avril : il faut attendre le troisième jour, pour que faute d'autre chose, les vaches finissent par consommer la chicorée. » explique Valérie Josset.

En théorie, la chicorée ne devait monter à graine que la deuxième année mais le semis automnal a sans doute fait qu'une partie des plants sont montés. « Le 13 juin, il y a de grandes tiges de chicorée dans la parcelle. Nous décidons de passer le giro puis de mettre les vaches. On a l'impression que tout a été rasé. » Courant d'été, « la chicorée est toujours là, alors que le reste a calé. Le pâturage se fait toutes les 3 à 4 semaines pour éviter que la chicorée ne monte. Les vaches « boudent » toujours le premier jour puis finissent par pâturer ». La gestion du RGA trèfle avec la chicorée est difficilement compatible: « le RGA et le trèfle ont disparu fin juillet et la chicorée a pris le dessus. Il faudrait passer les vaches toutes les trois semaines pour éviter que la chicorée ne monte mais on pénalise la pousse du RGA-trèfle. Je n'ai donc pas trouvé de solution pour un pâturage optimum ». Fin août, la chicorée est magnifique et en fleur, mais n'intéresse pas les vaches.

Actuellement, les vaches passent tous les jours dans la parcelle de chicorée : « elles pâturent des betteraves au fil puis on leur distribue de l'enrubannage dans la parcelle



Les vaches couchées dans la chicorée au GAEC des Trois sources.

de chicorée; comme il y a autre chose à manger, elles laissent absolument intacte la chicorée, qui est toujours superbe, et résiste même au piétinement ! »

A noter que la valeur fourragère de la chicorée semble confirmée : « nous n'avons jamais eu de baisse de production de lait lors du passage sur cette parcelle, car soit les vaches n'étaient pas en plat unique herbe ou alors elles ne passaient pas 24 heures sur la parcelle de chicorée. Qui sait, il faudrait peut être en semer dans toutes les parcelles pour que les animaux s'habituent à cette nouveauté. » De là à tester cette solution...

Pour Hervé Simon en revanche, l'appétence n'est pas vraiment un problème : « les vaches ont mangé la chicorée, même si c'est moins appétant que les autres plantes prairiales ». Il confirme aussi la vitalité de la chicorée : « pendant l'été, la chicorée poussait d'une dizaine de centimètres alors que les autres plantes ne poussaient plus du tout ». C'est d'ailleurs un peu le problème, même avec de la chicorée dans la parcelle, quand le reste ne pousse absolument pas... « La chicorée pousse un peu, de 8 à 10 cm et le pâturage se fait à 20 jours alors qu'il se fait à 35 jours normalement. Ça permettait de pâturer un peu plus quand les vaches venaient mais de là à tenir les vaches 3 jours sur la parcelle... » Bref « un bilan mi-figue mi-raisin », principalement parce que le bénéfice apporté par la chicorée dans la prairie n'apparaît pas clairement. A essayer peut-être seule en interculture.

Côté finistérien, plus de recul et d'enthousiasme pour la chicorée

Pour Erwan Leroux, éleveur à Rosnoën, la chicorée joue un rôle important dans son système. Il en implante dans toutes ses parcelles. « *A chaque fois que j'épands du lisier au printemps, je mets dans l'épandeur 500 grammes de chicorée et 500 grammes de plantain par ha. Le sursemis fonctionne bien car la capacité de germination de la chicorée est très bonne.* » Il dispose aussi de quelques parcelles « médicaments » où il sème 3 kg de chicorée, 2 kg de plantain et 2 kg de trèfle. Ces parcelles sont détruites après 18 mois et implantées en multi-espèces.

L'objectif pour Erwan Leroux est que la chicorée représente entre 10 et 15 % de la biomasse et 15 à 20 % du volume racinaire. Il préfère donc un semis à 2 kg/ha en mélange ou un sursemis à 500 g/ha. Il sème au mois de mai car l'hiver peut induire la montée en graine. Le semis peut être effectué en avril sous couvert d'avoine. Au niveau des variétés, les variétés puna et choice sont les plus utilisées.

L'intérêt de la chicorée, pour Erwan Leroux, est double :

- il est zootechnique, car c'est une plante riche en minéraux et qui a des vertus vermifuges reconnues.
- il est agronomique, car la chicorée dispose d'un système racinaire pivotant puissant qui lui permet d'avoir un enracinement profond – autour de 30 à 40 cm. D'où une bonne résistance à la sécheresse et un effet très bénéfique sur la structure du sol.

Les chicorées de 2^{ème} année montent à graine tous les ans dans ses pâtures. Ce n'est pas un problème pour Erwan, il pâture et sort les vaches quand elles ont bien rasé le reste des espèces. « *On gère la hauteur de sortie sans tenir compte de la chicorée qui est montée.* » Ensuite, il attend la fin de l'été pour broyer la chicorée, pour s'assurer qu'elle ne va pas monter une seconde fois. « *Pour faire ses fleurs et ses graines, la chicorée pompe des minéraux profondément dans le sol. En broyant les tiges, je réinjecte ces minéraux à la surface du sol.* »

Erwan Leroux souhaite que ses prairies temporaires deviennent des prairies permanentes et compte ainsi sur la chicorée pour « *labourer biologiquement toute la surface* ». « *Les racines de chicorée meurent, mais il reste l'enveloppe des racines, qui est plus dure. Les autres espèces prairiales vont utiliser ces autoroutes pour s'implanter plus profondément. J'ai observé dans un profil de sol que les racines des espèces prairiales habituelles descendent à 25 cm.* »

AURÉLIE CHEVEAU, CEDAPA

Isabelle Pailler, conseillère lait et lait biologique à la Chambre d'Agriculture du Finistère, accompagne les éleveurs intéressés par les systèmes Néo-Zélandais. « En revenant de leur voyage en Nouvelle Zélande, 15 éleveurs ont implanté de la chicorée au printemps, en interculture ou en association dans des prairies de longue durée. Ils l'ont exploitée pour la première fois environ 70 - 80 jours après le semis et ensuite tous les 18 à 20 jours. La valeur alimentaire de ce fourrage est excellente au vu des analyses réalisées et des performances laitières : 1 UFL, équilibré en azote, riche en minéraux, avec des propriétés anti-parasitaires liées à la présence de tanins. Le bilan était très positif. L'année 2, dans certaines situations, c'était un peu la panique : la chicorée est montée à graine. Chez un agriculteur, les tiges de chicorée étaient plus hautes que son tracteur ! Il est capital d'exploiter la chicorée de manière très rigoureuse avec un retour sur les parcelles au minimum toutes les 3 semaines. Certains éleveurs ont essayé de la récolter en ensilage mais c'était trop aqueux. La chicorée a été appréciée en interculture entre deux prairies (semis printemps et destruction automne) avec 4 pâtures (au fil avant). »

DES ESSAIS À SUIVRE

Booster la production des prairies

Les éleveurs de l'ADAGE autour de la Guerche de Bretagne se sont lancés à l'automne dernier dans un essai de sursemis dans une prairie en place. L'idée est d'augmenter la production de biomasse de la prairie, en semant dedans des espèces qui vont pousser quand la prairie s'arrête... Et pourquoi pas de "rajeunir" la prairie en place en lui offrant un petit décompactage naturel. Le sursemis des mélanges (féverole, pois, vesce, avoine, ou bien seigle, radis, trèfle incarnat, pois...) est réalisé à la mi-octobre 2012, avec un semoir à disque adapté au semis direct, après avoir fait raser la prairie par les vaches.

Le résultat n'est pas très concluant : les plantes ont levé, mais n'ont pas apporté un bénéfice visible en terme de rendement. Quant à un effet éventuel sur la qualité de la prairie, il est difficile à évaluer. L'expérience laisse donc les éleveurs sceptiques sur les conclusions à en tirer : est-ce un problème de choix d'espèces à sursemmer, de climat (car l'automne-hiver 2012-2013 a été rude), de période de sursemis, ou tout simplement de validité de la méthode ?

Ça vaut le coup de continuer à creuser. Paul Daguin, éleveur à Rannée (35) compte semer mi-octobre dans une prairie un mélange testé l'an passé en dérochée, à base de vesce. L'objectif est toujours d'avoir une production précoce de fourrage au printemps ("l'an dernier la vesce était vraiment belle au mois de mars") et de provoquer un "décompactage" de la prairie sous l'effet des nouvelles racines. A suivre.

Des dérochées fourragères

Paul Daguin (le même) a testé 4 types de dérochées, semées après orge en juillet 2012. Il est satisfait de 3 des 4 mélanges*, tant en rendement (3,5 tMS/ha) qu'en appétence pour les vaches. "C'est surtout la vesce, présente dans deux mélanges, qui a produit du fourrage". La parcelle a été récoltée de février à mars pour apporter du fourrage en vert aux vaches. Cette année, il a choisi un autre type de dérochée, semé fin septembre : 5 kg de colza, avec 50 kg d'un mélange triticale + avoine, avec un semis de prairie sous couvert. "Le mélange est moins étouffant pour permettre à la prairie de repartir. Il faudra cependant absolument pâture ou faucher au cours de l'hiver pour lui laisser de la place".

* les deux mélanges qui ont le mieux marché : avoine brésilienne 12 kg, vesce 12 kg, pois 20 kg, féverole 40 kg et moha 8 kg, trèfle d'Alexandrie 3 kg, vesce 12 kg, sorgho 10 kg

Diminuer l'astreinte : une voie d'entrée pour le système herbager

Eric Lautout, éleveur laitier à Saint-Laurent (près de Bégard), a mis en place un système herbager avec des jersiaises conduites en monotraite, toute l'année. Une alternative qu'il a développée pour répondre d'abord à un problème de travail... et de trésorerie.



Eric Lautout s'est installé en 1991, après un diplôme agricole et quelques années de salariat en exploitation, surtout à l'étranger (Hollande, Suisse ou Etats-Unis) : « un an après mon père, qui s'était installé à 50 ans ».

La famille venait de se transférer à Saint-Laurent pour reprendre une ferme laitière un peu délaissée, en complément de la petite ferme tenue par sa mère à 4 km de là sur Plouisy.

Le GAEC dure dix ans : « Après la fin du GAEC, j'ai continué pareil. Une ferme classique, pas loin d'être la ferme type des Côtes d'Armor : 75 ha de SAU, 350.000 litres de lait, 30 ha de céréales, 25 ha de maïs et 20 ha d'herbe. Pour diminuer le travail j'avais délégué l'élevage des génisses à l'extérieur ». Mais le constat est là... ça ne marche pas : « j'avais

un système calqué sur les fermes de Ploéalz ou de Pommerit, mais avec des terres très humides, d'où des difficultés de récolte du maïs et d'implantation des céréales. Je faisais tout dans l'urgence et dans la boue ! » En 2007 c'est le point de rupture : « le prix du lait avait un peu baissé et je me suis retrouvé avec un problème de trésorerie. Si je faisais appel à de la main d'œuvre extérieure pour me soulager (comme je le faisais d'habitude pour les pointes de boulot), je ne pouvais plus racheter mes génisses mises en pension ! » Alors Eric travaille beaucoup... Résultat : un problème de santé qui le cloue au lit et l'amène à se poser des questions. « J'étais dans une impasse : je devais réinvestir dans du matériel, mais je n'avais pas le temps pour monter dessus, j'avais définitivement trop de travail... »

L'obligation de se poser pour trouver une solution

A y repenser, c'est l'idée de la monotraite qui a déclenché l'évolution du système de production. De ses voyages de jeunesse, Eric a gardé une grande curiosité. Il se souvient en particulier d'un article qui comparait trois systèmes d'exploitation différents, dont celui de Jean-Yves Penn dans le Morbihan (voir echo n°96) : il travaillait trois fois moins, et il gagnait autant que les autres ! Sur le net, il se renseigne sur la monotraite et se décide à essayer, deux mois.

Tout le reste en a découlé, et d'abord l'orientation vers l'herbe, pour réduire les coûts de production : Marie-France Milot, conseillère à la Chambre d'agriculture, l'appuie en ce sens. « Ma première parcelle de RGA-TB, c'était un mélange d'agriculteur bio copié dans une revue. J'avais fait du stock sur pied et les vaches le pâturaient... je n'en revenais pas ! » Autre révolution, l'arrêt de la fertilisation azotée minérale sur prairie : « j'ai été vraiment con, j'ai mis de l'azote pendant vingt ans alors que ça pousse tout seul, m'a dit un jour un agriculteur de Bourbriac. Moi c'est pas 20 ans, mais tout de même 10 ! ». De 25 ha de maïs il passe en 5 ans à 6 ha, au fur et à mesure que des stocks de maïs subsistent en fin de saison, et de 20 ha à 62 ha d'herbe.

Un troupeau adapté au système

L'exploitation

- 62 ha d'herbe dont 30 ha accessibles aux vaches laitières. Les génisses sont sur des blocs plus éloignés.

- 2 ha de betteraves,

- 6 ha de maïs

- 5 ha de mélange céréalier récoltés en grain inerté.

Objectif de production : 280.000 litres de lait 2 UTH (dont un salarié plein temps actuellement)

Résultats économiques 2011-2012

EBE / produit : 37%

Lait vendu : 232.000 litres de lait

Coût alimentaire : 81.5 euros / 1000 litres

Dont 38 euros de coût concentrés

(le coût alimentaire élevé est lié à la monotraite.

Le concentré est de la céréale autoconsommée. Eric avoue ne pas être très rigoureux sur

l'estimation des stocks)

Prix du lait : 410 euros / 1000 litres (sans plus-value bio, du fait des taux)

EBE/1000 litres : 243 euros

Chargement : 1.57 UGB/ha de SFP

La monotraite l'a aussi amené à la Jersiaise : « *c'est absurde d'avoir une bête de 700-800 kg pour faire seulement 20 litres de lait ; mieux vaut une vache de 400 kg pour produire 12-15 litres par vache* ». La Jersiaise a des besoins d'entretien diminués d'un tiers, ce qui la rend plus apte à la monotraite, d'autant que la capacité réservoir de leur mamelle est plus grande, ramenée à leur production respective. En 2008, Eric va acheter 27 génisses jersiaises au Danemark puis « *quelques unes en plus ça et là, pures ou croisées* ».

En 2010, il débute une conversion à la bio, en partie pour ne pas signer de contrat avec Sodiaal, et aussi parce qu'au niveau technique le pas de l'autonomie totale est accessible : « *quand on a beaucoup d'herbe, on a aussi beaucoup de stock d'herbe. On a davantage besoin d'énergie que d'azote dans la ration hivernale* ». D'où le besoin de complémentation en céréales, plutôt qu'en soja.

Cet hiver, après plus de deux années complètes en monotraite, il va repasser temporairement en double traite : « *je dois assainir le troupeau. Le fait d'introduire des animaux extérieurement dans le troupeau m'a amené des problèmes sanitaires, qui m'ont conduit à garder trop longtemps des vaches à leucos. C'est le cercle vicieux* ». Double traite, renouvellement du troupeau et mise en place d'une nouvelle salle de traite devraient permettre de revenir à une situation normale. « *La monotraite a été le déclencheur du changement et finalement ça devient un détail !* »

NATHALIE GOUÉREC, ET FRANCK LE BRETON, LE HAUT-CORLAY

Le système d'Eric Latout

Des terres mouillées avec un démarrage tardif au printemps, mais qui permettent en général de passer l'été sans stock (ration herbe pâturée de fin avril jusqu'au 15 octobre, sauf cette année !) Les prairies sont renouvelées tous les 7-8 ans, en fonction de leur productivité.

Le troupeau vèle au printemps sauf les génisses qui vèlent à l'automne et sont décalées ensuite au printemps : "deux périodes de vêlage permettent d'étaler le travail. Au niveau structure, cela demande aussi moins de places pour les veaux".

La ration hivernale, distribuée à la mélangeuse, est à base d'ensilage d'herbe, d'enrubannage avec 3 kg de mélange céréalière. La betterave, réintroduite cette année va apporter un plus en énergie. Le maïs est là en sécurité : "j'ai donné du maïs en septembre pendant un mois pour attendre les repousses d'herbe et j'ai vendu le reste à un voisin". Pour l'hiver les stocks en herbe sont suffisants.

Eric a un troupeau de 65 vaches, mais l'objectif se situe à 80VL conduites en monotraite toute l'année et produisant en moyenne 3500 litres par an. Actuellement, il produit 250.000 litres de lait. La monotraite conduit à une baisse de production par vache entre 25% et 30%, partiellement compensée par des taux élevés (57 g/l en TB et 37 à 38 g/l en TP).

La principale limite à son système est liée aux nouvelles normes Corpen, très pénalisantes pour des vaches de petit gabarit, d'autant plus que la valorisation inexistante des veaux jersiais l'incite à produire environ 12 boeufs par an. "Les boeufs sont simples à gérer. Ils suivent les génisses".

Depuis 3 ans, la ferme est en travaux, avec la construction d'un nouveau bâtiment en logettes, en lisier raclé - "le lisier est valorisé facilement sur prairies" - et une nouvelle salle de traite, adaptés aux gabarits des jersiaises. Néanmoins, "tout est modulable si jamais je changeais d'option", note Eric. Les travaux ont été réalisés en grande partie en auto-construction, grâce à un salarié actuellement à temps plein sur la ferme.

LA VIDÉO À VOIR

Le film "On est passé à l'herbe" raconte en 4:41 minutes l'évolution d'un éleveur vers plus d'herbe. En réalité ce sont les vaches du troupeau qui racontent, avec beaucoup d'humour, les questionnements et le parcours de leur éleveur !

Le film, tourné dans un groupe de l'ADAGE (35), a été réalisé dans le cadre du projet multipartenarial "Praiface" qui vise à faciliter les évolutions vers des systèmes pâturants (programme auquel le CEDAPA participe)

Il est en ligne sur le site du RAD <http://www.agriculture-durable.org/>

COIN LECTURE

Matthieu Ricard, "Plaidoyer pour l'altruisme" - Editions du Nil

Fils de l'écrivain Jean François Revel, Matthieu Ricard a tracé sa propre route dans les années 70 jusqu'aux confins du Tibet.

Coupé du monde occidental durant 20 ans, il a épousé la culture tibétaine au point d'être ordonné moine bouddhiste. Formé auprès du Dalaï Lama, il en devient le représentant et reprend contact avec son père et le monde occidental à la fin des années 80.

Auteur de plusieurs ouvrages sur le Tibet, le bouddhisme et la méditation, il nous délivre ici un livre très riche, très dense, parfois ardu parce que truffé de références précises. Balayant les réussites mais aussi les nombreux excès de la culture occidentale et des pays dits civilisés,

il pointe en particulier du doigt les dérives du monde capitaliste où règnent industrialisation, concurrence, individualisme et compétition exacerbée à tous les niveaux de la société. Système qui profite à une petite minorité et risque de compromettre l'avenir du plus grand nombre, y compris de la Terre de plus en plus peuplée.

A la frontière du monde occidental et oriental, son expérience, forte de 40 années d'un parcours personnel riche, l'amène à proposer des solutions basées sur la coopération, l'entraide, l'attention aux autres, la bienveillance et la gratitude...

Un appel à préparer l'avenir d'une société plus solidaire. Matthieu Ricard nous invite à redécouvrir l'empathie. Un plaidoyer pour un "humanisme positif".



CHRISTOPHE CARRO, SAINT-GOUÉNO

Une approche biodynamique du parasitisme

Difficile de faire un compte rendu des deux journées de formation en biodynamie sur "l'élevage et parasitisme", tant les informations ont été nombreuses. Qu'en retenir ? D'abord la vision de la ferme comme un organisme agricole diversifié et autonome.



La formation était organisée par le MABD de Colmar et par BUEZ AN DOUAR, pour la Bretagne, à Pléguien, chez Claude Gesbert.

La ferme est un ensemble, rappelle Jean Claude Poencet, consultant en agroécologie spécialisé en biodynamie, si l'un des maillons est défectueux, c'est l'ensemble qui ne fonctionne plus. Ainsi l'animal a un rôle sur la fertilité des sols.

Tout commence par la structure du compost, il doit être réalisé pour apporter "une force de vie à la terre" et pas seulement pour ses éléments nutritifs. Le compost est issu des animaux de la ferme. Chaque espèce donne un compost qui va évoluer de façon différente et qui peut être susceptible d'être déséquilibré pour la terre, d'où une technique précise pour sa fabrication : bien préparer le tas de compost pour que les lombrics, auxiliaires précieux, puissent agir. Si les animaux sont en mauvaise santé, il est important d'améliorer le compost afin qu'il puisse nourrir la terre qui à son tour alimente la plante. Les animaux bénéficieront alors d'une alimentation vivante et plus riche.

Autre aspect à travailler, l'animal. Comprendre les spécificités de son espèce, sa race, son origine géographique, son sexe, son âge, sa vocation, son aspect extérieur individuel et de groupe. De là, notre rôle d'éleveur : on est obligé de changer l'animal pour les besoins de la production, mais il nous faut respecter son fonctionnement et son métabolisme. "Nous avons une vision extérieure du monde animal, sans nous préoccuper de sa nature profonde, du rôle joué auprès de nous et de la reconnaissance que nous lui devons".

Finalement, le thème du parasitisme a été abordé, mais le deuxième jour, en fin de formation. Si la santé et l'organisation de la ferme sont cohérentes et harmonieuses, les animaux vivent en équilibre avec leurs hôtes. Les hôtes deviennent des parasites s'ils se trouvent dans un environnement propice à la prolifération. C'est alors qu'ils deviennent dangereux.

Plusieurs remèdes ont été proposés en homéopathie en complémentation animale. Le sel à volonté, l'elixir de miel : "eau mielée" sur le foin, et bien d'autres habitudes alimentaires, telles que : les céréales germées, beaucoup plus riches et à donner en moindre quantité d'où une "économie alimentaire". Les racines telles que les betteraves, les carottes... donnent des résultats très positifs sur la production laitière et de viande. Une vitalité

des troupeaux a également été remarquée.

Bien au-delà de ces recettes, cette formation nous amène à sentir et comprendre notre vie avec nos animaux et notre ferme. Il faut vivre cette formation pour s'en imprégner.

SANDRINE LE LUEL, GOURIN

Une formation de 4 jours sur les bases de l'agriculture biodynamique est organisée en décembre et janvier en Ille et Vilaine (Plus d'infos au 03 89 23 37 68)

OFFRE D'EMPLOI

Groupement d'employeurs réunissant 7 fermes diversifiées en agriculture biologique et durable (lait, élevages, légumes, arboriculture, apiculture... ; recherche un **salarié(e) à plein temps en CDI dans le secteur Est Côtes d'Armor**.

Démarrage au début janvier 2014
Candidature à adresser avant le 15 novembre 2014 à Ecoliens, Stéphanie Vivier
rue de Poulancré 22330 Le Gouray

L'écho du CEDAPA (bimestriel)

2 avenue du Chalutier Sans Pitié, Bât. Groupama, BP 332, 22193 Plérin cedex 02.96.74.75.50 ou cedapa@wanadoo.fr

Directeur de la publication : Robert Hamon
Comité de rédaction : Pascal Hillion, Joël Le Calvez, Michel Le Voguer, Suzanne Dufour, Christophe Carro, Georges Etesse, Valérie Josset

Mise en forme : Nathalie Gouérec
Abonnements, expéditions : Brigitte Tréguier
Impression : RoudennGrafik, ZA des Longs Réages, BP 467, 22194 Plérin cédex.

N° de commission paritaire : 1113 G 88535 - ISSN : 1271-2159

Bulletin d'abonnement à retourner avec votre règlement à

l'écho du CEDAPA BP 332 - 22193 PLERIN Cédex

Nom : Adhérent CEDAPA ou élève/ étudiant 18 €
Prénom : Non adhérent, établissement scolaire 27 €
Adresse : Soutien+organismes, entreprises 39 €
Commune : Adhésion 2013 50 €
CP : Tél :
Profession:.....

Je m'abonne pour :

1 an (6 numéros) 27 €
2 ans (12 num.) 45 €

(Chèque à l'ordre du CEDAPA, prix TTC dont TVA à 2,10%)

J'ai besoin d'une facture

